Document generated on 07/08/2025 2:48 a.m.

Voix et Images

# Sur le XIX$^{e}$ siècle

Robert Major

Volume 20, Number 2 (59), Winter 1995

Archéologie du littéraire au Québec

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201174ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201174ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, R. (1995). Sur le XIX$^{e}$ siècle. *Voix et Images*, *20*(2), 451–459. https://doi.org/10.7202/201174ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Essai

# Sur le XIXe siècle

Robert Major, Université d'Ottawa

Le dossier de ce numéro de *Voix et Images*, portant sur les premiers textes de la littérature québécoise et sur l'examen qui peut en être fait, est bien révélateur d'un changement considérable dans les études littéraires. D'une part, il manifeste un intérêt réel pour le XIXe siècle (ou même ses approches), époque qui, il y a peu, était jugée sans importance ; d'autre part, il est un autre signe du retour en force de l'histoire littéraire, discipline autrefois battue en brèche par les nouvelles herméneutiques.

En effet, nombreuses furent les manifestations, en particulier pendant les années soixante et soixante-dix, d'un rejet radical ou condescendant du XIXe siècle littéraire, considéré monolithique et sans intérêt[1]. Par ailleurs, à la même époque, la crise épistémologique générale en sciences humaines eut comme première conséquence d'invalider l'histoire littéraire et tout ce qui s'en inspirait. Les nouvelles idéologies, psychanalyse, marxisme, structuralisme, sémiotique, revêtant les oripeaux de disciplines modernes, « scientifiques », firent la guerre aux historiens positivistes, dont le schéma explicatif fut jugé irrecevable. Que pouvaient nous apprendre la recherche biographique, le relevé des sources, l'analyse du contexte, l'exactitude pointilleuse, l'érudition sur le sens du texte lui-même ? Le moment était aux analyses pointues, à la remorque des dernières modes parisiennes. Que nous reste-t-il de ces savantes gloses dont l'effet, sinon le but, le plus souvent, était d'obscurcir l'objet d'analyse afin d'attirer le regard sur le prestidigitateur qui maniait avec une fausse dextérité les grilles et les miroirs ? Tout ce fatras fut du chanvre en son temps, et le resta, pour la plus grande part.

Est-ce par lassitude qu'on revient à l'histoire littéraire ? Ou est-ce le goût de mettre le doigt sur du solide après quelques décennies de billevesées ? L'effet d'entraînement de certains grands projets (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, « Corpus d'éditions critiques »), de certaines revues (*Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*), ou de nouvelles écoles historiques, ne saurait être sous-estimé dans le contexte. On redécouvre l'histoire littéraire ; ressortent de l'ombre, également, ceux qui ne l'ont jamais abandonnée.

Certes, l'histoire littéraire a ses limites, abondamment indiquées, d'ailleurs, par tous ses détracteurs. Toutefois, le retour présentement en cours n'est pas vers un positivisme mécaniste et réductionniste, bien impossible dans les circonstances. On comprend tout simplement qu'on ne saurait faire abstraction de l'érudition historique. Il faut y passer. Trois titres récents nous le rappellent, tout en nous faisant voir les qualités et les limites de l'approche.

***

Gilles Gallichan, historien et bibliothécaire, signe un livre sur Honoré Mercier (*Honoré Mercier. La politique et la culture*[2]), étude qui intéressera sans doute moins les historiens, bien au fait de la carrière de Mercier, que les littéraires, peut-être peu informés de l'intense activité de ce premier ministre en faveur des livres et de la lecture. Car c'est ainsi qu'il faut comprendre le deuxième élément du sous-titre du volume : « la culture » est ici l'imprimé et tout particulièment le livre. L'auteur, qui a déjà écrit un volume sur *Livre et politique au Bas-Canada* (Septentrion, 1991) et, en collaboration, une étude sur Pamphile Lemay, (*Pamphile Lemay, écrivain et bibliothécaire*, Bibliothèque nationale du Québec, 1987), prolonge ici cet intérêt pour l'imprimé avec un ouvrage qui tient à la fois de la biographie et de l'analyse.

En effet, la première moitié du livre est consacrée à une esquisse biographique qui trace, à grands traits, les différents moments de la vie de Mercier : ses années de formation, sa montée vers le pouvoir, ses réalisations, et sa chute fulgurante. Cette biographie vient après d'autres, dont celle, monumentale, de Robert Rumilly. L'auteur a donc soin de la présenter simplement comme un « rappel de la carrière d'un personnage majeur de l'histoire politique du Québec à l'occasion du centième anniversaire de sa mort » (avant-propos). Par ailleurs, la deuxième moité du livre analyse l'action de Mercier, une fois au pouvoir, pour la promotion de l'instruction et de la lecture : les tentatives de réforme du système scolaire (qui rencontrent la résistance efficace des ultramontains), les gestes posés pour créer une presse favorable et museler celle qui est trop critique, les politiques de promotion du livre, de la lecture et des bibliothèques. « La politique et la culture », c'est la politique qui essaie, brièvement, de favoriser la culture ; mais c'est aussi, malheureusement, la culture aux prises avec la politique. Car, à l'époque, l'Église se méfie des lectures qui pourraient échapper à son contrôle et devenir des éléments de subversion par la diffusion d'idées philosophiques, révolutionnaires, anticléricales, protestantes,

ou tout simplement critiques. Les efforts de Mercier rencontrent donc une sourde ou stridente opposition, selon le lieu de résistance, et ses initiatives, remarquables pour l'époque (écoles du soir, bibliothèques subventionnées, distributions de livres), seront rapidement effacées, dès le lendemain de sa chute rapide. Le ton du débat est bien donné par le jugement péremptoire de Jules-Paul Tardivel dans sa critique des bibliothèques populaires prévues : « Une bibliothèque composée de livres quelconques [lire : qui ne sont ni techniques ni religieux, et qui ne sont pas soigneusement expurgés par l'autorité cléricale] est un endroit pestilentiel, ni plus ni moins. » Montréal, selon lui, doit à tout prix éviter la création d'une bibliothèque publique, « car ce serait un lieu où le public irait s'empoisonner » (p. 154). Si un écrivain juge que les livres sont un équivalent moderne de la peste bubonique, qu'on imagine quelle sera l'attitude d'un clerc peu soucieux de cultiver l'esprit critique de ses ouailles ! Et c'est ainsi que le Québec manqua le bateau (dont les subventions généreuses de la Fondation Carnegie, si profitables à l'Ontario) et que le réseau des bibliothèques québécoises est encore parmi les plus pauvres du Canada. Le retard est maintenant séculaire.

C'est dire l'intérêt du livre de Gilles Gallichan, malgré son peu de prétention. Tout en nous expliquant rapidement un certain nombre de phénomènes du siècle dernier, liés à la lecture et à l'instruction, il nous informe sur notre propre époque et nous aide à la comprendre. À plus d'un niveau, d'ailleurs. Les combats mesquins, la petite politique, les menées électoralistes, les rivalités et les querelles devenues insignifiantes avec un peu de recul, tout ce grenouillage abject dont a eu à souffrir le Canada français au XIXe siècle, incapable de se rallier autour d'un projet social admirablement incarné par un homme de talent, ce boulet, en somme, la collectivité le traîne encore. « Cessons nos luttes fratricides ; unissons-nous », avait beau implorer Honoré Mercier. Rien n'y fit. Quand a-t-on vu les Québécois s'entendre sur un projet collectif ? Ce n'est pas en cette année référendaire que son message risque d'être davantage accueilli.

***

Yvan Lamonde, pour sa part, s'intéresse à une autre figure marquante de cette époque, plus controversée encore, plus complexe et fascinante aussi, Louis-Antoine Dessaulles, également natif de Saint-Hyacinthe, associé même de Mercier dans certaines entreprises, et son adversaire politique au début des années soixante, avant que Mercier

n'épouse la cause du libéralisme. *Louis-Antoine Dessaulles. Un seigneur libéral et anticlérical*[3] est une biographie qui s'assume pleinement comme telle. Ouvrage dense, touffu, comme il convient à une biographie. Ce n'est pas sans raison que les Anglo-Saxons, maîtres du genre, nous offrent des biographies de sept ou huit cents pages et que Sartre a fait trois mille pages sur Flaubert pour répondre à la question : « Que peut-on savoir d'un homme aujourd'hui ? » Une biographie qui prétend nous raconter la vie d'un être et nous expliquer quelque peu le sens de son parcours doit forcément avoir une certaine ampleur.

Certes, le pari du biographe est sans doute impossible à tenir. Dans la masse des matériaux, comment maîtriser l'historicité, d'une part, et quel schéma explicatif proposer, d'autre part ? Une biographie doit être fondée sur la recherche la plus exhaustive et les documents les plus sûrs, mais la vie du sujet doit aussi être relatée, éclairée et unifiée par le narrateur. Or, on sait, depuis un demi-siècle surtout, que l'identité d'un être est une chose complexe, fragmentée, contradictoire. Les conduites sont aléatoires, les phénomènes biographiques ambivalents. D'ailleurs, les décisions en apparence les plus simples du biographe sont chargées d'effets imprévisibles. Même la question la plus banale est insoluble. Quand commence la vie du sujet et donc le récit de sa vie ? À la naissance ? au mariage des parents ? à la date d'arrivée des aïeux en Nouvelle-France ? au moment d'accession des ancêtres à l'historicité ? La question est fondamentale et pourtant elle ne peut recevoir de réponse, sinon pragmatique. Raconter une vie, c'est déjà imposer une interprétation causale aux événements qui seront mis en forme, car le genre biographique ne peut éviter la succession chronologique et au départ il accepte ainsi l'illogisme du *post hoc ergo propter hoc*. Ce qui sera présenté comme consécutif sera naturellement perçu comme étant de l'ordre de la conséquence, que le biographe le veuille ou non. De plus, dans le récit de cette vie, éclairée ou non par un schéma explicatif, quelle sera la place de l'imagination, de la sympathie, de l'intuition, dans un effort pour saisir l'être profond, intime, irréductible du sujet ? Quelle place sera faite aux multiples digressions, autant de petits essais ou d'analyses portant sur des aspects particuliers du contexte, indispensables peut-être à la compréhension du sujet ? Peut-on concilier le souci de la vie, l'intuition et la compréhension au service d'un destin dynamique, avec l'exactitude pointilleuse, l'érudition, la démarche méthodique ? Art difficile que celui de la biographie.

Yvan Lamonde aborde quelque peu ces questions, mais, curieusement, il le fait dans la conclusion de son ouvrage. « Il est impossible de conclure une biographie sans conclure sur la biographie comme genre.

Il faut donc conjuguer ici la théorie d'une pratique et la pratique de cette théorie.» (p. 295), nous dit-il. La conjugaison arrive un peu tard: on se serait attendu à cette réflexion dans l'introduction, afin que le lecteur ait une idée, dès le départ, des orientations prises par le biographe. Il aurait été très utile, par exemple, de prendre connaissance des différents «cercles concentriques qui illustrent les formes d'insertion de l'individu dans la société» (p. 297) et qui sont (possiblement...) un des principes de structuration de cette biographie, avant d'en commencer la lecture. Comme il aurait été important de connaître les scrupules du biographe quant à la représentativité des grands hommes, ou ce qu'il appelle «l'aporie des rapports entre l'individu et le social» (p. 296-297). Autrefois, pour un auteur comme Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*) ou Emerson (*Representative Men*), cette relation allait de soi: le personnage historique incarnait son époque. Plus près de nous, Guy Frégault, par exemple, pouvait commencer sa biographie de François Bigot en affirmant: «Si on le cherche, on atteint une époque; si on fait abstraction de l'époque, l'homme échappe.» Yvan Lamonde ne semble pas de cet avis, encore que ce ne soit pas tout à fait clair quelle serait précisément sa position. Paradoxalement, bien que toute une section de sa bibliographie porte sur la théorie de la biographie, cela ne semble pas l'avoir conduit à une perception claire et convaincante de ses objectifs ni à un examen systématique des voies possibles. Le lecteur apprend dans la conclusion l'existence des «cercles concentriques» de socialisation. Mais sur un mode dubitatif. D'ailleurs, sa lecture ne lui a pas imposé l'évidence de ces cercles, ni même leur présence structurante dans l'ouvrage. Il apprend de même que le but d'une bonne biographie pourrait être de «révéler des phénomènes structurels, c'est-à-dire des vecteurs durables, des tendances lourdes» (p. 298). Mais l'ouvrage n'a guère insisté sur ces vecteurs dont on apprend l'existence structurante dans la conclusion.

Peut-être était-ce pour l'auteur une façon de ne pas imposer ses vues: la relation de cette vie permettrait progressivement au lecteur de percevoir, dans le faisceau des événements, un certain nombre de constantes, relatives à Dessaulles et représentatives des tendances profondes de cette époque. Mais si tel est le cas, la position est intenable. Le biographe, qu'il le veuille ou non, mène son récit en fonction d'un certain nombre de schémas interprétatifs et en fonction d'une théorie (du moins implicite) de la biographie comme genre et comme moyen de connaissance historique. Le plus simple et le plus commode serait de les exposer clairement dans l'introduction afin de les rendre explicites.

On aura donc compris qu'il faut commencer la lecture de cet ouvrage par sa conclusion. Lue immédiatement après l'avant-propos,

elle suppléera opportunément à l'introduction inexistante. Et, ensuite, on peut plonger dans la relation de cette vie hors du commun, tout à fait fascinante.

Louis-Antoine Dessaulles, en effet, est un personnage marquant de notre XIXe siècle. Actif, remuant, curieux, passionné, toujours sur la brèche, donnant de sa personne pour affirmer les valeurs et les principes qui ont conduit sa vie. Son destin, mouvementé à souhait, est de la matière de roman. Né riche, seigneur de Saint-Hyacinthe, lié aux Papineau par sa mère, mêlé aux événements de 1837-1838 alors qu'il accompagne son oncle, le suivant par la suite en exil aux États-Unis puis en France. Patriote, donc, et seigneur, mais partisan de l'abolition du régime seigneurial; démocrate convaincu, mais membre du Conseil législatif. Filleul d'un curé et formé par des prêtres qu'il estime, fils d'une mère pieuse, mais anticlérical éloquent. Partisan de la raison et redoutable dans l'argumentation, habile à prendre au piège de l'illogisme ses adversaires puissants, mais manquant singulièrement de jugement dans la conduite de ses affaires propres et abusé par des charlatans ou des rêveurs. Fasciné par les États-Unis, emballé par les prodiges de la science et les inventions modernes, mais poursuivant sans cesse des chimères, y laissant sa fortune et sa réputation.

Dessaulles s'exilera finalement en 1875, passant les vingt dernières années de sa vie en Europe: la Belgique d'abord, puis la France, loin de sa femme et de sa fille unique qu'il ne reverra plus. Il aura tout perdu: position sociale, d'abord, puis fortune, dilapidée dans diverses spéculations malheureuses; réputation finalement, lorsqu'il devra fuir pour éviter les créanciers et les poursuites judiciaires.

Yvan Lamonde suit à la trace ce personnage au destin tragique. Il ne s'attarde guère à la vie intime de son objet. Cette discrétion, justifiée en partie, semble-t-il, par l'absence d'archives, laisse en suspens de nombreuses questions: sur les relations entre Dessaulles et sa femme; sur les relations ambiguës entretenues avec Fanny Leman, deuxième femme du frère cadet de Dessaulles, avec qui la correspondance est intime; sur les relations entre Dessaulles et sa famille, sa famille immédiate (mère, frère, sœur et leurs conjoints) et sa famille élargie (le clan Papineau), tout au long de sa vie; sur son isolement radical en Europe, mis à part la visite de son gendre. J'ai un vague souvenir de lecture, un soupir de Papineau («Ah! Dessaulles, pauvre Dessaulles!») qui laisse deviner un monde, celui de la personnalité complexe, déroutante et tragique de cet homme; Yvan Lamonde, d'ailleurs, lève occasionnellement et très rapidement le voile sur cet aspect, par la brève citation d'une lettre de madame Dessaulles, mère,

ou d'une lettre d'un cousin Papineau ou par un commentaire récurrent sur Fanny Leman, la confidente. Sans plus, malheureusement. Un chapitre sur Dessaulles intime aurait été justifié.

La force et l'intérêt de cette biographie, toutefois, se trouvent ailleurs. Dans la relation et l'analyse des multiples polémiques entretenues avec le pouvoir clérical ou tous ceux qui pouvaient incarner les forces conservatrices et rétrogrades. La tolérance, le progrès, la promotion des Canadiens français, la séparation de l'Église et de l'État, la liberté, surtout, liberté de pensée et liberté d'association : telles étaient les valeurs défendues avec acharnement par Dessaulles. Dans *L'Avenir*, *Le Pays* et *Le Journal de Saint-Hyacinthe* en particulier (plus de six cents articles dans dix-sept journaux ou revues), mais également dans de nombreuses conférences, quelquefois reprises en volumes ou en brochures, Dessaulles a incarné avec une admirable rigueur et souvent avec brio l'aile la plus radicale du libéralisme. Il ne reculait devant personne, ferraillait avec tout venant. Son adversaire le plus coriace fut Mgr Bourget que Dessaulles n'hésitait pas, par un beau renversement des rôles, à rappeler à ses devoirs de chrétien.

Cette biographie rigoureuse, nourrie d'une connaissance profonde et précise des écrits de Dessaulles, est donc d'un grand intérêt sur le plan historique et littéraire. Les nombreuses relations établies avec les État-Unis et avec le mouvement des idéologies en Europe sont particulièrement riches et suggestives. À ce titre, l'ouvrage peut être utilement mis en relation avec le livre foisonnant de Robert Hébert sur l'affaire Guibord, livre très différent mais qui met en vedette l'ami et le compagnon d'armes de Dessaulles, Joseph Doutre, et qui pareillement ouvre toutes sortes d'avenues sur le conflit des idéologies au XIXe siècle[4].

***

Mais le XIXe siècle ne fut pas seulement conflits et passes d'armes. Il y eut, aussi, de belles réalisations collectives, fruits d'une collaboration amicale et efficace. Notre premier mouvement littéraire, celui de 1860, fut, on le sait, la résultante d'une libre association d'hommes patriotes et amoureux de la littérature, soucieux de doter leur pays d'une mémoire historique et littéraire. Si on le sait, toutefois, c'est grâce aux travaux savants d'un certain nombre de personnes, dont Réjean Robidoux.

Celui-ci, vieux routier de l'histoire littéraire, a eu l'heureuse idée de reprendre un certain nombre de ses écrits sur le XIXe siècle, dispersés

ou en partie inédits, et de nous les présenter sous un fort beau titre: *Fonder une littérature nationale*[5]. Son ouvrage porte essentiellement sur les deux revues qui ont constitué le noyau de ce mouvement littéraire, *Les Soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien*, mais aussi sur le personnage ambigu qui s'est mis au centre du mouvement de 1860, l'abbé Casgrain, fort habile à confondre ses intérêts avec ceux de la patrie. Une notice sur Crémazie complète l'ensemble. L'ouvrage porte un sous-titre, «Notes d'histoire littéraire», d'une modestie de bon aloi mais qui risque de nous abuser sur l'importance et l'intérêt de ces études.

En effet, Réjean Robidoux est à toutes fins utiles le premier à avoir abordé avec rigueur cette période historique. Près de quarante ans plus tard, ses travaux n'ont guère vieilli et restent incontournables. Cela tient essentiellement à la conjugaison, chez lui, de ce qui pourrait sembler à première vue inconciliable: un respect scrupuleux du document historique, d'une part, et, d'autre part, une habilité à mettre en forme, à mettre en récit cette documentation qui dès lors cesse d'être fond d'archives pour devenir histoire vivante. Réjean Robidoux pratique l'histoire littéraire à la fois comme «une science exacte (appuyée solidement sur le vestige et le document)» (p. 1) et comme un récit qui doit être assumé par un narrateur. Il suffit de lire la note liminaire, faisant état des difficultés du chercheur aux prises avec un archiviste tatillon, pour constater ces talents de narrateur. Dès lors, le titre «Fonder une littérature nationale» prend une autre dimension. C'était l'ambition de la génération de 1860, certes, d'effectuer cette fondation. Mais cela devient aussi l'œuvre de l'historien littéraire, un siècle plus tard, puisqu'en dotant la collectivité d'une mémoire vivante, en refaisant vivre sous nos yeux les différents acteurs de cette période éloignée, il participe également à cette œuvre de fondation. Une littérature est avant tout mémoire, mémoire consignée dans l'écrit.

Cette mémoire, d'ailleurs, n'est pas que lénifiante. Témoin les deux études portant sur l'abbé Casgrain, reprises ici, qui ont déjà causé bien des remous et n'ont certainement pas terminé leur œuvre. En montrant les dessous de l'apostolat littéraire du brave abbé, en montrant les limites et de l'écrivain, et du critique, en le déboulonnant du piédestal où il s'était lui-même hissé, l'auteur s'est livré à une analyse décapante, foncièrement salutaire. Cette dimension polémique du volume, toutefois, ne doit pas laisser dans l'ombre la relation détaillée et vivante de l'existence des deux revues littéraires qui ont incarné le mouvement de 1860, relation qui s'accompagne d'un examen attentif et nuancé de leur effet. Ces études sont à relire pour leur science sûre et leur finesse. En somme, pour leur valeur exemplaire.

⁂

Le volume de Réjean Robidoux se termine sur Octave Crémazie, figure tragique, mort en exil. Tout comme Dessaulles. Les deux morts broyés. Les deux fuyant leurs créanciers : Crémazie en 1862, Dessaulles en 1875. Tout comme Aubert de Gaspé, d'ailleurs, en 1822, fuyant Québec pour se terrer, apeuré, dans sa seigneurie et y vivre exilé pendant seize ans. Y aurait-il là une leçon quelconque ? Sur le sort fait aux écrivains au XIXe siècle ? Sur la faillite personnelle et ses liens avec la littérature ? Sur les débuts difficiles de la littérature au Québec ? Sur la course vers l'échec et l'exil, avatar de cet art de la défaite dont parlait jadis Hubert Aquin et que nous coltinons depuis toujours. Nos premiers écrivains, comme le montre bien le dossier de ce numéro, se sont rapidement retrouvés en prison. La prison ou la fuite. Et on parle, ailleurs, d'écrivains maudits !

1. À titre d'exemples, les nombreux jugements portés sur les œuvres du XIXe siècle lors du colloque tenu à Québec, en 1964 (*Littérature et société canadienne-françaises*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964), les prises de position de Parti pris (1963-1968) qui avait tendance à rejeter en bloc toute cette littérature « aliénée », les propos de Georges-André Vachon qui juge le XIXe « un hiatus, une parenthèse dans notre histoire » (Georges-André Vachon, « Une tradition à inventer », Conférences J.-A. de Sève : Littérature canadienne-française, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, p. 287. Le même jugement a trop souvent cours, malheureusement, trente ans plus tard (voir ma chronique dans *Voix et Images*, nº 57).
2. Gilles Gallichan, *Honoré Mercier. La politique et la culture*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1994, 212 p.
3. Yvan Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles. Un seigneur libéral et anticlérical*, Montréal, Fides, 1994, 369 p.
4. Voir ma chronique dans *Voix et Images*, nº 54.
5. Réjean Robidoux. *Fonder une littérature nationale. Notes d'histoire littéraire*. Orléans (Ontario), Les Éditions David, 1994, 208 p.